



自传契约，社会记忆

——解读安妮·埃尔诺的社会自传

■ 彭莹莹 著



WUHAN UNIVERSITY PRESS

武汉大学出版社

本书为中央高校基本科研业务经费项目成果
项目编号: CCNU13A03006

自传契约，社会记忆

——解读安妮·埃尔诺的社会自传

■ 彭莹莹 著



WUHAN UNIVERSITY PRESS

武汉大学出版社

图书在版编目(CIP)数据

自传契约,社会记忆:解读安妮·埃尔诺的社会自传/彭莹莹著. —武汉:
武汉大学出版社,2016.6

ISBN 978-7-307-17828-1

I. 自… II. 彭… III. 埃尔诺,A. —自传体小说—小说研究
IV. I565.074

中国版本图书馆 CIP 数据核字(2016)第 103654 号

责任编辑:谢群英 杨 芬 责任校对:汪欣怡 版式设计:马 佳

出版发行:武汉大学出版社 (430072 武昌 珞珈山)

(电子邮件:cbs22@whu.edu.cn 网址:www.wdp.com.cn)

印刷:虎彩印艺股份有限公司

开本:787×1092 1/16 印张:10 字数:237千字 插页:2

版次:2016年6月第1版 2016年6月第1次印刷

ISBN 978-7-307-17828-1 定价:28.00元

版权所有,不得翻印;凡购买我社的图书,如有质量问题,请与当地图书销售部门联系调换。

LISTE DES ABREVIATIONS

Les récits regroupés dans *Ecrire la vie* (2011) sont indiqués par les abréviations ci-dessous :

LAV	<i>Les armoires vides</i>
LH	<i>La honte</i>
LE	<i>L'événement</i>
LFG	<i>La femme gelée</i>
LP	<i>La place</i>
JDD	<i>Journal du dehors</i>
UF	<i>Une femme</i>
JNSP	<i>Je ne suis pas sortie de ma nuit</i>
PS	<i>Passion simple</i>
SP	<i>Se perdre</i>
LO	<i>L'occupation</i>
LA	<i>Les années</i>
LVE	<i>La vie extérieure</i>

Toutes les indications du texte d'Annie Ernaux sont suivies de l'abréviation et de la pagination dans *Ecrire la vie*, Gallimard, Paris, 2011, sauf que celle de *La vie extérieure* est suivie de l'abréviation et de la pagination dans *La vie extérieure*, Gallimard, 2001. Ses autres publications sont indiquées par les notes.

INTRODUCTION

Bien longtemps, les femmes dans la littérature, se perçoivent « comme un objet, objet de réflexion, de questionnement »^① au regard masculin. Une fois qu'elles prennent les plumes, elles ont l'intention de parler d'elles-mêmes « comme un sujet qui dit “je” »^② dans « une chambre à soi ». Annie Ernaux se répertorie dans cette longue liste des femmes écrivains qui écrivent leurs propres histoires.

Depuis sa première publication *Les armoires vides* en 1974, Annie Ernaux persévère dans l'histoire du *moi*. Retracer le trajet littéraire d'Annie Ernaux, c'est aussi de retracer l'histoire des Dushesne^③ et de connaître soixante ans d'existence d'une femme. Dans *Une femme* (1987), nous découvrons sa mère ambitieuse - fille d'un charretier et d'une tisserande, voulait sortir de la ferme. Dans *La place* (1983), son père, issu d'une famille paysanne, est entré dans l'usine où il a rencontré sa future femme. Les deux ont réalisé leur ascension sociale par l'obtention d'un petit commerce; un café-épicerie dans un quartier populaire à Lillebonne (puis à Yvetot). Dans *Les armoires vides* (1974) et *La honte* (1997), Annie évoque la trajectoire d'une jeune fille, qui s'éloigne de son milieu d'origine, vers le milieu bourgeois, culturel par le succès de ses études, puis le mariage avec un étudiant de Polytechnique et son travail d'enseignante. Dans *L'événement* (2000), elle avoue un avortement clandestin à l'âge très jeune. Dans *La femme gelée* (1981), en illustrant une femme désespérée et épuisée du conflit entre le travail et la famille, elle continue le malaise de cette migrante dans un milieu bourgeois bien distinct de son origine. Dans *Passion simple* (1991), *Se perdre* (2001) et *L'occupation* (2002), elle met au jour les liaisons amoureuses qui ne lui rendent que des attentes et de la jalousie. Jusqu'en 2008, elle publie son dernier récit *Les années* où elle choisit douze portraits qui retracent une longue traversée des années 40 à nos jours, et tous les moments de vie privée ont été insérés et connectés par des « marqueurs d'époque »: événements historiques, objets, publicités, film, chansons...

En 2011, la publication d'*Ecrire la vie* lui permet de regrouper ses créations de 1974

① Elisabeth Seys. *Ces femmes qui écrivent : De Madame de Sévigné à Annie Ernaux*. Ellipses, 2012, p.5.

② Elisabeth Seys. *Ces femmes qui écrivent : De Madame de Sévigné à Annie Ernaux*. Ellipses, 2012, p.8.

③ Nom de famille d'Annie Ernaux à sa naissance.

à 2008. Elle justifie dans les premières pages le choix du titre de son recueil :

Non pas ma vie, ni sa vie, ni même une vie. La vie, avec ses contenus qui sont les mêmes pour tous mais que l'on éprouve de façon individuelle; le corps, l'éducation, l'appartenance et la condition sexuelle, la trajectoire sociale, l'existence des autres, la maladie, le deuil.^①

Renonçant à l'étiquette de « l'autobiographie », l'auteure annonce son envie d'établir le lien entre la mémoire individuelle et l'existence de la vie au sens général. Un bref parcours sur ses récits personnels nous aidera à mieux comprendre cette autobiographie « à la fois de [soi] et hors de [soi] »^②.

1. Les récits d'Annie Ernaux

Les deux premiers récits d'Annie Ernaux se consacrent à son enfance et sa jeunesse passés dans une petite ville de la province. Anne, héroïne de *Ce qu'ils disent ou rien* en seconde au lycée, pense à la mélancolie de son adolescence; Denise, narratrice dans *Les armoires vides*, qui est en train de souffrir d'un avortement clandestin dans sa chambre de la cité universitaire, se souvient de son enfance et de son origine pour questionner ce qui l'amène à cette crise. La narratrice de *La femme gelée*, aussi originaire du milieu populaire, entre dans la couche bourgeoise après un mariage « heureux » en apparence, mais figée enfin dans le conflit identitaire dû à l'écart entre son origine et le milieu d'accueil.

Les trois premières publications d'Annie Ernaux prennent la forme de roman autobiographique et sont construites sur le même mode — la vision d'un « je », énonciation rétrospective déclenchée par un événement de départ mêlée d'une analyse de la déchirure sociale :

(La place) représente (il s'agit bien de mimesis) la vision d'un « je » petite fille, à l'aise dans son milieu d'origine, découvrant à l'école privée d'autres règles, un autre monde, apprenant à vivre dans deux mondes à la fois, d'abord sans difficulté, puis avec rejet du premier monde et des parents à l'adolescence. Mais cette représentation, qui est en même temps analyse du processus de la déchirure sociale, s'exerce depuis un point de départ [...] qui impose la dérision, comme mode d'appréhension général, du « dire » de l'ascension sociale, de l'acculturation

① Annie Ernaux. *Ecrire la vie*. Gallimard, 2011, p.7.

② Annie Ernaux. *Ecrire la vie*. Gallimard, 2011, p.7.

réussie, provoquant la scission secrète avec le milieu d'origine.^①

Chez Annie Ernaux, le changement de la manière d'écriture s'est mis en oeuvre depuis *La Place*, dans lequel nous constatons le changement en vision d'énonciation, et plus pertinent en forme, dont discute l'auteure elle-même à maintes reprises à l'occasion des entretiens :

Le passage du « je » des premiers livres au « il » dans La Place, du roman au « non-roman », a entraîné une remise en cause de cette écriture de la dérision. Celle-ci m'est apparue impossible pour évoquer la vie et la culture de mon père.^②

Depuis cette quatrième publication, l'auteure manifeste son intention vers une perspective ethno-sociologique.

La place et *Une femme*, deux récits parallèles, qui retracent respectivement la vie de son père et de sa mère, leur vie conjugale, leur origine modeste, leur trajectoire sociale du paysan au petit commerçant, leur maintien du commerce... En tant que narratrice et fille des héros, la petite Annie partage dans ces deux récits son ascension sociale vers le milieu bourgeois, l'histoire qu'elle reprendra dans *La honte*. Dans ces trois récits consacrés à l'existence d'une famille de petit commerçant dans la province, nous lisons d'abord le malaise d'une transfuge de classe au seuil d'un milieu supérieur, et de plus, les personnages venant des couches différentes — membres de famille, clients du café-épicerie, amis à l'école privée, parents de son mari... — construisent ensemble le contexte de son histoire, et mettent également les récits personnels dans un cadre social. En lisant l'histoire de la narratrice, nous observons en même temps le tableau du milieu populaire de l'après-guerre.

Le père et la mère sont en apparence les héros des deux récits biographiques, ils ne touchent pas forcément l'essence du texte. C'est par eux et leurs comportements que se constitue un univers — le monde défavorisé des petits gens dans les années 1940-1970 en France, surtout dans la province du pays. L'autre moitié du récit consiste aux monologues intérieurs de la narratrice, qui, par ce qu'elle pense du lien avec les parents, représentatifs du monde défavorisé, vise à démasquer une réalité sociale, sa motivation d'écrire sans cesse renforcée.

Marie-France Savéan constate que les récits ernausiens à cette époque font partie d'une orientation littéraire consacrée à la vie et à la culture populaire dans les provinces

^① Philippe Vilain. *Annie Ernaux ou l'autobiographie en question — entretien avec Annie Ernaux*. in *Roman* 20/50, n. 24, décembre, 1997, p.142.

^② *Ibid.*

dans les années 1970^①. Elle a vu la parution de *Louis Lengrand, mineur du Nord* et *Gaston Lucas, serrurier*, qui ont retranscrit la vie des personnages dans le milieu défavorisé. Ce thème, enraciné dans la vie quotidienne du peuple populaire se présentait « exotiques » pour les lecteurs de l'époque du fait que c'était en marge de la littérature française traditionnelle. Avec *La place*, et bien sûr ses autres autosociobiographies, Annie Ernaux répond à cette nécessité de parler à la place du milieu populaire. Avec les détails sur la vie locale et particulièrement celle du milieu défavorisé, l'auteure les sélectionne et les met en bon ordre dans le but de montrer les deux malaises dûs au conflit culturel — la déchirure au sein d'une famille et la confrontation entre les milieux. Sans donner les traits pittoresques et exotiques de la vie populaire en Normandie, elle s'efforce de capter « les signes objectifs d'une existence aussi partagée » (LP, p.442).

Nous remarquons également l'importance du contexte social dans les récits d'Annie Ernaux au travers de ses vifs intérêts envers un groupe défavorisé, démontrés dans *La vie extérieure* et *Journal du dehors*. Foules dans RER, clients devant les rayons du supermarché, SDF recroquevillés dans une ruelle... une scène, une parole ou un simple regard croisé lui déclenchent des émotions et des réflexions profondes. Avec la forme du journal intime, l'auteure enregistre une série de scènes dans la vie quotidienne aux lieux publics en visant sur la vie des gens dits « ordinaires ».

Ces figures anonymes sont le miroir du *moi*, de sa vie intérieure: « Ce journal du dehors est en fait un journal tourné vers le dedans, vers le vrai Moi (populaire) de l'auteur. »^② Cette manière de se repérer dans le dehors semble complémentaire de la démarche ernausienne depuis *La place* de rechercher les signes d'existence dans les traces matérielles, mais cette fois-ci, dans l'existence des autres.

Avec la publication de *Passion simple*, *Se perdre* et *L'occupation*, Annie Ernaux se retourne au thème privé, et cette fois-ci, elle touchera les expériences les plus intimes d'une femme. Dans *Passion simple*, l'auteure révèle pour la première fois la liaison avec un jeune diplomate russe, marié, qui séjourne à Paris. Cette relation traumatisée lui laisse une année de « lacune », elle ne peut rien faire en attendant l'appel de cet homme, toute sa vie est rythmée de l'arrivée-départ de son amour qui partira sans avoir laissé un mot un an plus tard. *Se perdre* qui est composé des journaux intimes rédigés à l'époque de cette relation semble palimpseste de *Passion simple*. L'auteure déclare qu'elle présente ses journaux intimes tels qu'ils sont sans aucune modification, ce matériau « cru » expose devant le public un vrai état d'une femme dans la relation amoureuse; c'est l'homme qui occupe la position centrale et joue le rôle dominant, et la femme se perd dans cette passion. *L'occupation* concerne une autre relation amoureuse avec W. Dans ce récit,

① Marie-France Savéan. « *La place* » et « *Une femme* » d'Annie Ernaux. Gallimard, 1994, p.15.

② Michèle Bacholle-Boskovic. *Un passé contraignant; Double bien et transculturation*. Rodopi, 2014, p.59.

l'auteure montre le sentiment d'être remplacée par la nouvelle femme de l'ex-amant, elle est « occupée » du désir de repérer cette autre femme, de connaître son nom. Ici, la jalousie envers l'autre femme est en fait ancrée dans la peur de la perte d'identité, de la perte de *moi*. Ce qui retient notre attention, c'est qu'elle encadre ces expériences tellement intimes dans l'universalité: « Ce n'est plus mon désir, ma jalousie, qui sont dans ces pages, c'est du désir, de la jalousie et je travaille dans l'invisible. » (LO, p.896)

En 2008, *Les années* lui remporte Prix Mauriac et Prix Marguerite Duras, vingt ans après son premier prix littéraire avec *La place*^①. L'auteure fait resurgir l'histoire en soixante années organisées par quelques photos prises dans la vie quotidienne d'une femme. Chaque photo, comme la petite madelaine de Proust, déclenche les souvenirs d'un moment familial, d'un événement social, ou une scène au coin d'une rue. Ce long récit traverse non seulement le souvenir de cette femme mais aussi une tranche de l'histoire de la société française, dans lequel chacun peut situer une partie de sa vie quel que soit son âge. La tendance de généralisation de l'expérience personnelle est manifestée de manière tellement évidente que le *je* est remplacé par le *nous*. Ce changement montre son envie d'évoquer une existence sous l'angle du Temps et de l'Histoire.

Le survol des récits d'Annie Ernaux nous fait remarquer l'unité de sa création, elle a toujours la tendance de généraliser ses expériences personnelles sous une perspective publique. Son projet d'écrire l'Histoire s'explique aussi par la publication d'*Ecrire la vie* en 2011, dans lequel les romans et les récits déjà publiés pendant trente ans se sont réorganisés selon l'ordre chronologique de sa vie, ce qu'elle affirme dans la préface, mais de même selon celui de la société et de l'Histoire.

2. Accueil dans l'univers académique

Les récits d'Annie Ernaux relatent la vie intime à la première personne, mais l'auteure montre son intention d'écrire à la fois le « moi » et hors de « moi », et le souvenir généralisé nous emmène vers la portée sociale — le souvenir d'un groupe, de la société. Cette incohérence au sein de son écriture a suscité un intérêt très considérable des critiques littéraires et des sociologues.

D'une part, son oeuvre est le plus souvent étudié sous l'angle de l'écriture du « moi ». Le récit intime à la première personne, la véracité de l'aveu du journal intime et de l'auteure elle-même, toutes les formes de son écriture l'inscrivent parmi les successeurs de Rousseau ou Proust. Au tournant du siècle, avec les études du « je » et de

① Annie Ernaux est lauréate du Prix Renaudot de, 1984.

l'énonciation chez Ernaux, accompagnées des notions renouvelées de l'écriture à la première personne, les chercheurs ont repéré de plus en plus de particularités ernausiennes qui distinguent de l'autobiographie traditionnelle: l'ascèse d'objectivité, l'oralité, la narration coupée par les anecdotes... Des critiques tels que Mariana Ionescu, Monika Boehringer, François-Emmanuel Boucher se sont engagés dans la polémique entre l'autobiographie ou l'autofiction. On remarque que son envie d'objectivité constitue une des originalités de son écriture mais également la met en marge de l'autobiographie traditionnelle, qui est émergée dans les émotions suscitées dans le rappel du passé: « Un écrivain se livrant à une autobiographie recherche en priorité les émotions et sentiments véhiculés par les souvenirs. »^① Ces récits de souvenir dépourvus d'émotions et de sentiments de l'écrivain, malgré la relation très liée entre les personnages et elle, naturalisent les souvenirs personnels et deviennent finalement les matériaux d'un document, où les personnages se sont inscrits dans un contexte social et historique.

D'autre part, des études thématiques des chercheurs tels qu'Isabelle Charpentier, Martine Delvaux, Sylvie Romanowski, Michèle Bacholle-Boskovic, nous permettent de découvrir les images les plus ancrées dans ses récits: la perte, la honte, le dépaysement, la culpabilité, la trahison et l'appartenance... Honteuse de sa famille et de son origine dès l'enfance, puis honteuse de trahir son origine par la transgression dans le milieu de *par là-bas*. La petite Annie se sent de temps en temps un double non-appartenance à l'oscillation entre le milieu modeste et le milieu bourgeois. Elle croit que l'écriture est le seul moyen à expier sa culpabilité et à reconstruire son identité.

Ces analyses thématiques ont inspiré également les explorations de la dimension sociologique dans ses récits. Les études méticuleuses des images ont démasqué la récurrence des thèmes sous la plume d'Annie Ernaux: origine du milieu modeste, ascension sociale, déchirement entre deux langues, entre le monde ouvrier de ses parents et la bourgeoisie intellectuelle où l'ont amenée ses études. Les accents mis sur la distance des classes sociales, sur la situation inférieure d'un groupe, sur la condition des femmes, nous font remarquer un parallélisme entre Annie Ernaux et Pierre Bourdieu, qui se voient à travers *habitus*, génétique sociale, reproduction des classes, distinction sociale selon les critères du goût et le rapport dominant/dominé entre les hiérarchies sociales et sexuelles.

D'après les critiques de ses oeuvres, à l'occasion des entretiens et dans des essais, Ernaux a démontré à maintes reprises les influences sociologiques de P. Bourdieu.

Là se produit la rencontre, la révélation pourrais-je dire; Bourdieu analyse

① Marie-France Savéan. "La place" et "Une femme" d'Annie Ernaux. Gallimard, 1994, p.75.

implacablement, lumineusement, ce que j'ai vécu, senti.^①

Peut-être parlera-t-on après de l'importance que quelqu'un comme Pierre Bourdieu a eue effectivement dans ma conception de l'écriture et, d'une façon générale, dans tous mes engagements.^②

Pourtant, elle ignore toutes les étiquettes de ses livres : « Je récusé l'appartenance à un genre précis, roman ou l'autobiographie. » Même le néologisme « l'autofiction » ne lui plaît pas : « ce qui me chagrime un peu, c'est la comparaison avec l'autofiction. ... Je ne vois pas du tout en quoi ma démarche a jamais été proche de l'autofiction. »^③ Dans *Une femme*, elle explique que « ceci n'est pas une biographie, ni un roman naturellement, peut-être quelque chose entre la littérature, et la sociologie, l'histoire » (UF, p.597)

3. Entre la littérature, la sociologie et l'histoire (problématique)

L'ambition de se situer entre la littérature, la sociologie et l'histoire et de transcender son expérience personnelle vers la « mémoire collective » se résume incontestablement par la façon de nommer ses récits. Nous remarquons que les titres que l'auteure a choisis se divisent en deux catégories :

Premièrement, généraliser les expériences individuelles par l'emploi des articles. Le choix des titres pour les récits illustre d'emblée son projet de généraliser les récits personnels. En retraçant la liste des autobiographies dans l'histoire, *Mémoire d'un fou* de Flaubert, *Histoire de ma vie* de Georges Sand, ou plus récent, *W ou le souvenir d'enfance* de Georges Perec, les titres présentent souvent la nature particulière et individuelle du texte. Ernaux a intitulé son recueil *Ecrire la vie* sans aucun déterminant. Lors d'un entretien avec Isabelle Charpentier, Annie Ernaux admet son hésitation du titre pour le récit de la mère, elle dit qu'elle décide *Une femme* parce que ce titre « souligne l'universalité du destin par l'article indéfini »^④. S'y ajoutent *Une femme*, *La femme gelée*, *Les années* dont les titres révèlent l'attribut d'un récit personnel mais nous transmettent en même temps un aspect anonyme des récits.

① Frabrice Thumerel. *Le champ littéraire français au XX^{ème} siècle*. Armand Colin, 2002, p.45.

② Interview d'Annie Ernaux avec Alain Delaunois, cité par Danielle Bajomée (dir). *Se perdre dans l'écriture de soi*. Klincksieck, 2011, p.152.

③ Interview d'Annie Ernaux avec Alain Delaunois, cité par Danielle Bajomée (dir). *Se perdre dans l'écriture de soi*, Klincksieck. 2011, p.151.

④ Entretien avec Isabelle Charpentier, en avril 1994. Cité par Isabelle Charpentier in « *Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire...* », *CONTEXTES* [En ligne], 1 2006, mis en ligne le 15 septembre 2006, consulté le 26 mars 2014. URL : <http://contextes.revues.org/74>; DOI : 10.4000/contextes.74.

Deuxièmement, généraliser un sentiment personnel. *La Place*, récit qui retrace la vie du père, s'attache en fait aux « places » différentes qu'il a occupées, ainsi que celles sur lesquelles se situent ses semblables, ses alentours, c'est-à-dire la trajectoire sociale d'un homme du milieu défavorisé et la condition sociale d'une époque, au lieu de s'attacher à l'histoire personnelle. « [Elle] sor[t] de l'autobiographie. » « Le "je" de mon oeuvre est collectif. »^① L'auteure suggère son intention d'écriture en mettant en emploi des mots polysémiques. *La Place* n'a pas pour objectif de « décrire un destin particulier mais [d'] atteindre autant que possible la généralité. »^② Les autres choix d'Ernaux, tels que *La honte*, *La vie extérieure*, qui ne présentent aucun rapport avec la narration d'une vie, nourrissent son projet de généraliser un sentiment personnel. *La place*, terme tellement ambigu que nous ne savons pas de qui il s'agit, de la narratrice, du père, ou de quelqu'un d'autres? Ce serait peut-être celle que le père désirait grâce à la tenue d'un petit commerce; peut-être le trajet que la narratrice a effectué en tant que transfuge de classe, et pourquoi pas tous ceux qui sont situés à la même place que nous? *La honte*, sensation clé dans le souvenir de la narratrice, sert de fil conducteur à la typologie du milieu défavorisé devant le milieu dominant. C'est un signe collectif des gens à la même place.

Ces titres apparemment ambigus font replacer les figures singulières dans une condition commune de leur milieu en leur donnant une valeur représentative, et les récits d'une existence personnelle sont ainsi situés dans un contexte généralisé. C'est donc justement dans ce procédé de généralisation que la mémoire personnelle va à la pluralité des voix.

L'autobiographie consiste indubitablement à l'évocation d'un monologue intérieur, elle demande une revendication de créer une histoire personnalisée de l'auteur en menant une vision introspective. De ce fait, Annie Ernaux montre la distinction de l'autobiographie traditionnelle manifestée par la portée sur la mémoire collective et sur le vécu et la condition d'un milieu social. Pour elle, « la littérature, si elle est un art, demeure avant tout une science humaine. »^③ Lokoy qualifie l'oeuvre d'Annie Ernaux comme « socio-autobiographie »^④, terme largement accepté par les critiques d'Annie

① Entretien avec Isabelle Charpentier, mars 1992. Cité par Isabelle Charpentier in " *Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire...* ", *CONTEXTES* [En ligne], 1 2006, mis en ligne le 15 septembre 2006, consulté le 26 mars 2014. URL: <http://contextes.revues.org/74>; DOI: 10.4000/contextes.74.

② Entretien avec Charpentier, avril 1994. Cité par Isabelle Charpentier in " *Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire...* ", *CONTEXTES* [En ligne], 1 2006, mis en ligne le 15 septembre 2006, consulté le 26 mars 2014. URL: <http://contextes.revues.org/74>; DOI: 10.4000/contextes.74.

③ Thomas Hunkeler (dir). *Annie Ernaux; Se mettre en gage pour dire le monde*. Metis Presses, 2012, p.33.

④ Gro Lokoy. *L'oeuvre d'Annie Ernaux; une histoire, plusieurs visions*. Institut d'Etudes romanes Université de Bergen, 1992, p.72.

Ernaux et par l'auteure elle-même. Pour elle, la littérature n'est pas une activité purement esthétique, il s'agit d'une *activité politique* qui « peut contribuer au dévoilement et au changement du monde ou au contraire conforter l'ordre social, moral existant »^①. Elle souligne l'enjeu de son écriture qui consiste à la mise au jour de la réalité sociale, surtout « celle du milieu populaire d'enfance, de l'acculturation qui est aussi déchirure d'avec le monde d'origine, de la sexualité féminine »^②. Ce manifeste de l'auteure montre son désir d'établir un lien naturel entre sa trajectoire sociale et une réflexion sur le mécanisme de la société. C'est pourquoi Isabelle Charpentier justifie ce néologisme *auto-socio-biographie* par « la croisée de l'autobiographie littéraire et de ce que les sociologues nomme l'auto-(socio) analyse »^③. Annie Ernaux affirme aussi le croisement de son écriture avec la sociologie en qualifiant son oeuvre « au dessous de la littérature » et « quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire » (UF, p.597).

Mais l'auto-socio-biographie consiste-t-elle simplement à l'hybridation des deux genres ou deux disciplines? Si oui, comment les deux démarches s'entrecroisent-elles dans un même texte, en tenant compte que la subjectivité et l'introspection de l'autobiographie littéraire se situe à l'opposition de l'objectivité et l'universalité de la science humaine? Ce nouveau « genre »^④, qui a nourri des hypothèses sur l'aveu d'Annie Ernaux et son enjeu tant dans la littérature que dans le social, mérite d'être exploré. Nous tentons de dévoiler alors dans ce présent travail comment Annie Ernaux fait réconcilier la personnalité de l'expression à la première personne et son intérêt sur le destin collectif, sur le mécanisme social, et réalise finalement le dépassement du pacte intime vers son enjeu d'engagement.

4. Méthodologie et plan de la recherche

Tout d'abord, d'après la pratique d'écriture chez Annie Ernaux, son auto-socio-biographie consiste en croisement entre la littérature et la sociologie. La rencontre des deux disciplines nous offre une piste de réflexion sur l'origine de cet intérêt chez l'auteure. A maintes fois lors des entretiens et dans les récits, Annie Ernaux cite Pierre Bourdieu, sociologue important depuis les années 1970. Elle publie même dans *Le Monde* un texte qui rend hommage à ce « plus grand intellectuel des cinquante dernières années

① Annie Ernaux. *L'écriture comme un couteau*. Gallimard, 2003, p.68.

② Annie Ernaux. *L'écriture comme un couteau*. Gallimard, 2003, p.70.

③ Isabelle Charpentier, « *Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire...* », *CONTEXTES* [En ligne], 1 2006, mis en ligne le 15 septembre 2006, consulté le 26 mars 2014. URL: <http://contextes.revues.org/74>; DOI: 10.4000/contextes.74.

④ Annie Ernaux préfère utiliser le terme *forme* puisqu'elle refuse d'être classée.

et intellectuel réellement engagé ».^① Dans ce texte, l'auteure affirme que la première lecture de Bourdieu lui donne « l'irruption d'une prise de conscience [...] sur la structure du monde social »^②. Bourdieu, en condamnant le déterminisme d'économique, explique le mécanisme social en développant la célèbre équation suivante :

$$[(\text{habitus}) * (\text{capital})] + \text{champ} = \text{pratique}$$

Bourdieu précise dans cette affirmation les champs de ses études sociologiques. Simplement dit, un agent se trouve toujours dans le champ social, sa position dans le champ est décidée par le volume de son capital (social, économique et culturel). Sa position décide le milieu social auquel il appartient et c'est dans ce milieu que l'*habitus*, système de disposition, se forme naturellement. Selon ses études, l'*habitus* est presque stable, quoique l'agent change de position dans le champ social, il ne perdra pas tout à coup son *habitus* du milieu d'origine. Dans *La distinction*, au travers des analyses sur le mode de vie des Français — habillement, alimentation, éducation, goûts, consommation culturelle... —, Bourdieu conclut que la différence en *habitus* entre les milieux sociaux conduit finalement à une distinction invisible entre les couches et les milieux différents. Selon Bourdieu, la distinction est inscrite dans tous les coins du quotidien. Il ajoute dans *La domination masculine* que la division entre les sexes est conçue, comme celle entre les classes, comme naturelle.

La corrélation entre les pratiques et la position sociales au travers d'une étude de la pratique culturelle dans tous les domaines du quotidien, nous invite à examiner le microcosme défini dans l'oeuvre d'Ernaux sous un nouvel angle que la pure littérature. Du café-épicerie en province à l'établissement supérieur à Paris, du milieu populaire à la bourgeoisie, de la fille unique de ses parents à la femme d'un homme et mère de deux enfants, la trajectoire sociale de la narratrice lui permet de bien sentir la différence entre les milieux, les groupes, les sexes. Nous aimerons donc mener une analyse thématique dans la première partie sur les pratiques quotidiennes des personnages afin de dresser l'image principale des récits ernausiens — la distinction. Les différences dévoilées dans l'espace, dans le quotidien et dans le domaine culturel nous aideront à situer la frontière entre les milieux sociaux et sexuels. Cette observation concrète sur cet écart des milieux et des sexes nous permettra de cerner le conflit identitaire chez elle, ce qui l'amène vers une réflexion sur l'origine et la reproduction de ces distinctions.

Après avoir problématisé le paradoxe entre la littérature intime et la revendication

① Annie Ernaux. *L'écriture comme un couteau*. Gallimard, 2003, p.68.

② Annie Ernaux. *Le chagrin*, *Le Monde*, le 5 février 2002. in Annie Ernaux, *Ecrire la vie*. Gallimard, 2011, p.912.

publique, Annie Ernaux déplace la question de thème vers le terrain d'écriture. La question de forme est toujours « centrale pour [elle] ».① Dans un second temps, nous étudierons les deux composants paradoxaux de l'auto-socio-biographie sur le plan formel. Notre travail sera réalisé par deux entrées ; l'une, par une analyse sur la pluralité de l'expression du *je* chez l'auteure et l'autre, consiste à ses écritures innovées. Nous mènerons respectivement ces deux aspects dans la deuxième et la troisième partie de la thèse.

Dans la deuxième partie, nous ferons appel à la tradition de l'écriture à la première personne afin de dégager comment Annie Ernaux transgresse le pacte intime de l'expression du *je*. Le *je* ernausien est souvent considéré comme autobiographique, alors que l'auteure elle-même n'est pas d'accord. Elle trouve que l'emploi du *je* concerne avant tout une voix et que « la voix peut avoir toutes sortes de tonalités »②. Elle souligne la pluralité des voix dans ses récits en disant qu'elle n'a effectivement pas la même voix dans *Les armoires vides* et dans *L'événement*. Nous savons que le pronom personnel *je* est singulier et cohérent sur le plan linguistique et grammatical. La transformation de l'expression du *je* sera-t-elle une clé pour relier le plan sociologique et l'écriture intime ? Pour répondre à cette question, nous recourons au travail de Sébastien Hubier et à celui de Philippe Lejeune. Le premier fait connaître la multiplicité de la référence du *je* dans le domaine littéraire à travers une étude historique sur l'écriture du moi ; le dernier construit son célèbre pacte autobiographique en modélisant l'emploi du *je* — fictif ou autobiographique — dans les genres différents. En nous inspirant de leur travail, nous étudierons la référence du *je* (et du *nous* dans *Les années*) dans chaque récit de l'auteure afin d'examiner comment elle transforme le *je* traditionnellement autobiographique en *je* transpersonnel (son propre terme) pour réunir les voix différentes dans son texte. Et en même temps comment elle généralise ses expériences personnelles par la pluralité des voix d'énonciation et arrive enfin à amener son récit intime vers l'extime.

Si la deuxième partie concerne son aventure sur le plan énonciatif, la troisième partie sera consacrée à ses innovations dans le domaine formel. L'auto-socio-biographie n'est pas une simple hybridation du regard sociologique et de la pratique littéraire, il s'agit également de la question de méthode. Pour remettre en valeur « sa dimension de mesure du temps, du social »③, Annie Ernaux considère comme indigne et ultime la vérité et l'objectivité de son témoignage. A cette fin, elle recourt aux approches de la science humaine. Nous aimerions, dans cette perspective, révéler le croisement entre la

① Annie Ernaux. *L'écriture comme un couteau*. Gallimard, 2003, p.53.

② Annie Ernaux. *L'écriture comme un couteau*. Gallimard, 2003, p.31.

③ Annie Ernaux. *L'écriture comme un couteau*. Gallimard, 2003, p.92.

pratique d'écriture d'Annie Ernaux et quelques approches d'objectivation chez les sociologiques : utilisation des initiales, description du personnage social, son écriture plate et fragmentaire, etc. Nous croyons que cet emprunt de méthodes sociologiques concrétise son projet d'universaliser sa trajectoire sociale en éveillant des résonances profondes chez les semblables de sa génération.

En un mot, proposant une analyse à la fois thématiques, énonciative et formelle des récits d'Annie Ernaux, nous aimerions interroger le paradoxe entre l'écriture à la première personne et l'expression publique dans son auto-socio-biographie, et questionner sa transcendance du pacte intime à une revendication extime.

TABLE DES MATIERES

LISTE DES ABREVIATIONS	001
INTRODUCTION	001
1. Les récits d'Annie Ernaux	002
2. Accueil dans l'univers académique	005
3. Entre la littérature, la sociologie et l'histoire (problématique)	007
4. Méthodologie et plan de la recherche	009
PARTIE I Récurrence sociale; La distinction	
Chapitre I <i>Chez nous et Par là-bas</i>	003
I .1 La frontière de <i>chez nous</i> et <i>par là-bas</i>	004
I .2 Deux origines identitaires	007
I .2.1 Lieux de filiation	007
I .2.2 Lieux d'éducation	009
I .3 La distinction sociale	011
I .3.1 Les goûts et les habitus	012
I .3.2 La formation de la distinction	015
Chapitre II La domination masculine; La condition des femmes	018
II .1 La disparité ou le primat de la masculinité; <i>La femme gelée</i>	019
II .1.1 Genèse de la conscience d'identité féminine; <i>Chez nous</i>	019
II .1.2 Un autre schéma; <i>Par là-bas</i>	021
II .1.3 Intériorisation du « deuxième sexe »	024
II .2 Perte de soi; <i>Passion simple</i> , <i>Se perdre</i> et <i>L'occupation</i>	027
II .3 Domination masculine	031
II .3.1 La féminité; Une vision masculine	031
II .3.2 Les modalités de la domination masculine et ses reproductions;	